

has learned to do a lot for herself, and besides the bungalow is too small to maintain conventional English-servant relations: there is tension and dissatisfaction on both sides. "You do not talk servants here, but provisions and gardens!" (51). Indeed, food occupies much of Daisy's time and thought, as do clothes, dishes, furnishings, and the fragments of community life that are beginning to take shape around them. She confesses to missing England and her family, but Jack is kind if somewhat fussy and peremptory, and the open-air life keeps her busy and fit. "If you had told me of all the things I was going to put up with and endure and yet be well and happy I should not have believed you!" (84).

In an informative, perceptive introduction Cole Harris focuses on the Phillips' wholehearted endeavours to reproduce an English way of life, particularly an English home and family, in a Canadian frontier setting. Daisy does not hide her disdain for Canadian taste and Canadian-produced goods, yet she is not unconscious of the benefits of their transplantation. If, to use Cole Harris's elegant phrasing in his introduction, "the Windermere Valley had tended to reduce the whole array of custom to a leaner selection of symbols," (xiv) it also forced on the Phillips a leaner selection of things. A major tragedy is occasioned by careless packing of a crate of household goods; on the other hand, the intensity of her response, and the domestic upheaval on both sides of the Atlantic over broken dishes and picture-frames, helps Daisy distinguish between the necessary and the superfluous. "The fact is not that I have not got enough, but before I had too much in some way, more than is necessary, I suppose," (40), she writes early on; later, "This life out here has made me realize how silly I was to worry over silly little things that here I have to do without and really do not miss" (53). Still, *things* predominate, often reflecting a very Edwardian middle-class sensitivity to the symbolic resonances of individual objects: "Mr. Bowden remarked the other day on the brass handle on the front door as all the rest are copper, so I said it was because a brass knocker was coming, but *he* has one that has been in their family over a hundred years" (95).

For two and a half years the Phillips poured their high hopes and considerable energies into a losing struggle to establish a profitable fruit farm. As soon as war broke out they abandoned their entire investment to answer the call of duty to Britain. By April 1915 Daisy was a war widow, the sole support of her infant daughter — somewhat better armed for this fate than she might otherwise have been as a result of skills and independence learned in Canada. Cole Harris fittingly describes these letters as "a large part of her unconscious strategy for survival" (xvi) during her Canadian interlude. Daisy did more than survive; she worked hard, enjoyed life, learned about her own reserves of pluck and competence, and left this record of an experience that was shared by many others no more and no less remarkable than she.

Susan JACKEL
University of Alberta

* * *

HÉLÈNE LAFORCE — *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1985. 237 p.

Assister une femme en couches et recevoir le nouvel être qui « tombe au monde » est sans doute l'une des tâches les plus exaltantes, les plus valorisantes qui soient. Ce fut pendant des générations celle de la matrone ou de la sage-femme : d'une femme en tous cas, puisque l'accouchement était autrefois une affaire de femmes et se déroulait généralement entre femmes.

Mais on sait que la naissance d'un enfant n'est pas seulement un fait biologique, que cet évènement, banal et toujours original, est profondément marqué par l'environnement culturel : toute société a sa manière à elle d'accueillir le nouveau-né. Le Québec n'a pas échappé à la règle; en aurait-on douté que l'excellente étude d'Hélène Laforce nous en convaincrat désormais.

Retracer l'histoire de la sage-femme dans la région de Québec n'est pas une mince affaire, car « cette histoire est encore celle du silence » (p. 22), du non-dit. On sait bien que tout ce qui va de soi dans la vie quotidienne ne laisse guère de traces écrites; les accoucheuses des siècles passés faisaient ce qu'elles estimaient devoir faire, et comme ordinairement la naissance se passait bien, on n'éprouvait guère le besoin d'en faire relation. Sans les curés qui tenaient les registres de paroisses, les traces en auraient été largement effacées. Les archives paroissiales ont donc fourni à Hélène Laforce l'essentiel de sa documentation et ont orienté dans une large mesure sa recherche; mais tout ce qui pouvait compléter l'information a été également mis à contribution: minutes notariales, archives judiciaires et administratives, enquêtes orales. D'emblée, elle nous indique son propos:

Replacer l'univers de la naissance dans son contexte de transplantation, mettre en lumière le côté médico-religieux de la pratique obstétricale et ajuster nos méthodes d'approche de cet univers selon cette donnée encore peu utilisée qu'est l'ondoïement.

Le rôle déterminant de l'Église est fort justement mis en relief; dans une société où la multiplication des enfants est la condition primordiale de survie de l'identité culturelle, le curé de paroisse intervient largement dans un domaine qui nous semble aujourd'hui devoir être celui du médecin: « C'est qu'il faut, pour entrevoir le plus adéquatement possible l'univers de la naissance et celui de la sage-femme, nous replacer dans une tout autre conception de la maladie et de la médecine, nous imaginer un temps où Dieu, plus que quiconque, avait son mot à dire dans le processus de guérison » (p. 27). Mais si l'Église prétend contrôler de près l'exercice des accoucheuses, c'est surtout parce que la destinée spirituelle de l'enfant est en jeu. Cet enfant qui n'arrive pas à naître, ou qui est tellement faible à sa naissance qu'on peut douter de sa survie, il faut le sauver par l'ondoïement, ce « petit baptême » de nécessité — un palliatif — qui est généralement conféré par la sage-femme; cependant appelé en tout hâte, parce qu'on pense que l'enfant ne va pas survivre, après un accouchement qui a tiré en longueur. Mais recourir ainsi au prêtre, n'est-ce pas aussi pour les proches un moyen de se concilier des forces mystérieuses, d'assurer le maximum de protection à l'enfant, dans un univers qui demeure celui du magisme?

Ce qui frappe dans cette étude abondamment documentée, étayée de tableaux et de cartes, c'est la sympathie communicative avec laquelle l'auteure parle de ces femmes courageuses, dévouées, que furent les sages-femmes québécoises d'autrefois: elles ont parfois formé de véritables dynasties grâce à une transmission familiale du savoir obstétrical. Hélène Laforce étudie aussi, avec beaucoup de perspicacité et de finesse, les raisons démographiques et géographiques qui permettent d'expliquer l'implantation des accoucheuses, au fur et à mesure que se construit la colonie. Expression d'une société à dominante rurale, dont elles constituaient un rouage essentiel, les sages-femmes ont été victimes d'une évolution cahotante, que l'on peut comparer à celle du Québec des trois derniers siècles (« L'histoire de l'obstétrique québécoise n'est en fait qu'une longue suite de bouleversements majeurs à l'image de notre histoire » (p. 26)). Les conditions d'élimination de la sage-femme sont évoquées de manière pénétrante et ont donné sans doute les meilleures pages du livre. L'éclairage est mis sur les étapes qui ont fait passer la sage-femme d'un quasi-monopole à une disparition pure et simple. L'année 1763 marque une rupture parce que le modèle obstétrical anglais est différent, mais aussi et surtout parce que la médecine dans son ensemble est alors à une nouvelle époque de son histoire. Des années 1760 à 1840, c'est toute la conception de l'art de soigner qui bascule dans la modernité: recherche d'un nouveau savoir, d'une autre efficacité, volonté de rompre désormais avec l'empirisme des siècles précédents. Une science positive, sûre d'elle et dominatrice, entreprend de balayer les traces d'un passé révolu: les sages-femmes ne sont pas immédiatement lésées par cette orientation; ce n'est que durant la période suivante, entre 1840 et 1920, que se met en place la mécanique qui va les broyer: une élimination « en douceur » menée par les médecins qui s'intéressent de plus en plus à la pratique obstétricale et usent de la réglementation, d'un contrôle tatillon, avec l'appui de l'État. Ce qui s'est passé au Québec n'est pas différent de ce qui s'est passé en Europe et de ce qui se passe aujourd'hui dans les pays en voie de développement: la sage-femme est tolérée, tant que les médecins ne sont pas assez nombreux pour couvrir le champ d'intervention possible; dès que ce seuil est dépassé, l'accoucheuse devient une gêneuse, accusée de mauvaise pratique, et qu'il faut donc faire disparaître. On installe alors de tels butoirs administratifs que la candidate à la profession

de sage-femme n'a plus guère de chances de pouvoir un jour exercer. Mais, se demande Hélène Laforce, n'est-ce pas là seulement une étape dans un processus de mutation culturelle qui, depuis le XVIII^e siècle, a permis aux hommes de contrôler les mécanismes naturels à travers le contrôle des sciences de la vie? Aujourd'hui, avec la fertilisation *in-vitro*, l'insémination artificielle, demain avec le clonage, la prédétermination du sexe, le placenta artificiel, n'est-ce pas vers une toute autre culture de la naissance que nous allons?

Ce n'est pas l'un des moindres mérites d'Hélène Laforce que d'attirer l'attention sur l'entrecroisement de croyances et de pratiques relevant à la fois de la magie et de la saine doctrine religieuse dans la culture de la naissance. Mais peut-être aurait-il été utile ici de pénétrer davantage dans cet univers du symbole de la correspondance entre les choses et les êtres dans ce monde de l'analogie, de la « sympathie »; de même qu'il aurait été intéressant de montrer de manière plus précise l'accoucheuse « en action », comment elle se comportait avec le corps de la femme en couches : atouchements, port d'amulettes, récitation de formules. Il est vrai que parler en quelques 200 pages de l'histoire de l'accoucheuse du Québec suppose un choix dont s'explique l'auteure : cette histoire étant « par nécessité idéologique », elle a voulu « rendre hommage pour leur participation sociale ancienne (...) aux dernières *chasses-femmes* » (p. 24). Il faut souligner aussi la constante mise en perspective qui est faite par Hélène Laforce avec la situation de la sage-femme de métropole. Évoquant la sociabilité des couches, elle insiste sur la présence, plus fréquente qu'en France, du curé, du mari, ou du grand-père; sur l'habitude qui semble assez répandue d'aller accoucher chez la mère ou la sœur. Elle fait l'hypothèse intéressante d'une plus grande interpénétration des rôles homme/femme au Québec : ce qui expliquerait la proportion relativement importante d'accouchements effectués par des hommes avant même la période de médicalisation.

Mais pourquoi avoir rejeté à la fin de l'ouvrage le thème du contrôle de la sage-femme par l'Église et l'avoir séparé de la question de l'ondoisement traité dans la première partie, alors que les deux questions sont étroitement liées? Il aurait été souhaitable également d'indiquer plus clairement et plus vite ce qui distinguait la matrone de la sage-femme : derrière les mots se cachaient effectivement des réalités (formation, exercice, univers mental) différentes. Cet ouvrage n'en restera pas moins la référence incontournable de tous ceux qui s'intéresseront, à l'avenir, à l'histoire de la sage-femme et de la femme québécoise.

Jacques GÉLIS
Université de Paris VIII

* * *

HOWARD PALMER — *Patterns of Prejudice: A History of Nativism in Alberta*. Toronto: McClelland and Stewart, 1982. 217 pp.

It may be that we are ready for some new departures in the writing of ethnic history in Canada. Certainly, in *Patterns of Prejudice*, Howard Palmer has developed fully the conventional method of dealing with his topic. The strengths and the weaknesses of the genre are here. Palmer is not happy with the model of the mosaic — the official or unofficial encouragement of ethnic distinctiveness — which has made our experience different (and presumably nicer) than that of the United States. Nor is he content with the contrary notion that Canada has harboured a consistent and frequently virulent strain of prejudice to the present day.

Professor Palmer prefers, as an analytic device, the concept of nativism, by which he, like John Higham in the United States, means an amalgam of nationalism and ethnic prejudice. Xenophobia, or old-fashioned bigotry, may thus be elevated to the status of public policy and justify discrimination both official and personal. So *Patterns of Prejudice* is a study of attitudes and behaviour